

“ LA FICTION DU PEUPLE DANS LE ROMAN POSTCOLONIAL”

Éric Gilbert NKOULOU

Université de Yaoundé1 (Cameroun)

nkouloueric2@gmail.com

Résumé

L'étude que nous menons dans cet article entend démontrer que le peuple est un mirage, une supercherie aux mains des idéologues qui l'utilisent à leur guise et selon leurs ambitions politiques. Les analyses qui vont suivre se veulent donc être une démonstration illustrée que le peuple n'existe pas. Par contre, ce qui existe, ce sont des rassemblements idéologiques populistes éphémères, sporadiques, parce que "l'homme est ondoyant et divers ", nous apprend Montaigne. On ne saurait le tenir indéfiniment dans une seule vision du monde. En nous appuyant sur la sociocritique et à partir des textes tels que : Les Flamboyants de Patrick Grainville, Cœur d'Afrique d'Éric Fottorino et Les Maquisards de Hemley Boum, nous montrons que le concept de peuple est un épouvantail utilisé comme une arme de combat par le politique.

Mots clés : *peuple, fiction, idéologie, politique, populisme.*

Abstract

The study we are conducting in this article intends to show that the people are a mirage, a deception in the hands of ideologues who use it as they please and according to their political ambitions. The following analyzes are therefore intended to be an illustrated demonstration that the people do not exist. On the other hand, what exists are ephemeral, sporadic ideological gatherings, because "man is undulating and diverse", Montaigne teaches us. It cannot therefore be kept indefinitely in a single vision of the world. Based on socio-criticism and from the texts : Les Flamboyants by Patrick Grainville, Cœur d'Afrique by Éric Fottorino and Les Maquisards by Hemley Boum, we show that the concept of people is a scarecrow used as a weapon of combat by the politician.

Key words : *people, fiction, ideology, politics, populism.*

Introduction

Définir le terme peuple s'assimile un tant soit peu au mythe de Sisyphe. À chaque époque, correspond une appréhension, une définition qui vient remettre en cause les précédentes, sinon les modifier. Dans la Rome antique, le statut de peuple était réservé à ceux qui avaient le droit de vote. Celui-ci était différent de la plèbe, du grec *pléthos*, qui signifie multiplicité ou foule, "par opposition à l'aristocratie"¹. ("Encyclopédie philosophique tome2"). Mais ce statut était inférieur à celui de sénateur. En anthropologie, le peuple renvoie à "une communauté raciale et linguistique qui a maintenu sa particularité existentielle et son esprit propre malgré les bouleversements de l'Histoire."² (Idem). La notion de peuple peut aussi renvoyer à l'appartenance d'une communauté à un même ancêtre, à l'instar du peuple d'Israël.³ Ce vocable peut aussi référer prosaïquement à un ensemble de personnes appartenant à un même territoire ou issues d'un même lieu. On parle ainsi du peuple camerounais. Sans être exhaustif, ce florilège de définitions nous amène à dire, de concert avec Jules Michelet, que " le peuple est comme Dieu, il est partout et il n'est nulle part."⁴ (Michelet 33). Cette approche définitionnelle révèle un seul constat, à savoir que la notion de peuple n'est pas fixe, stable, cernable au jugé. De là, s'ouvre le questionnement suivant à notre esprit : qui est le peuple ? Le peuple existe-t-il réellement ? Mieux, la notion de peuple ne serait-elle pas une vue de l'esprit ou une duperie aux mains du politique pour légitimer certaines prises de positions ou actions ? Pour répondre à ces questions et montrer que le peuple est une fiction, nous ferons appel à l'approche sociocritique d'Edmond Cros qui veut qu'on parte des idéosèmes pour dévoiler l'idéologie.⁵ Ou encore, suivre le cheminement : construction-déconstruction-idéologie.

1. Le peuple comme construction idéologique

Les analyses qui suivent démontrent que la notion de peuple est une pure conception idéologique. Ici, ce sont des regroupements de personnes dans les mouvements politiques qui prennent le nom de peuples.

Dans *Les Maquisards*, par exemple, on a deux idéologies principales que sont le colonialisme et le panafricanisme au sein desquelles sont regroupées des entités appelées peuples. Le panafricanisme entendu comme mouvement pour la libération de l'Afrique et surtout des Africains du joug colonial. C'est un mouvement qui recherche l'émancipation sociale, économique, politique et culturelle des Africains tant dans le continent que dans la diaspora.

L'administration coloniale implantée au Cameroun met tout en œuvre pour pérenniser le système de représentation qu'il se fait des Africains et de leur milieu social. Leur filon peut se résumer en un ensemble de stratégies mises sur pied dans le but d'exploiter les richesses dont regorgent les sols africains. Cette exploitation, autant le dire tout de suite, profite aux colons qui sont surplace et à la métropole. Pour atteindre cette fin, ils doivent nécessairement avoir l'aval des habitants trouvés surplace.

La construction populaire des fils du terroir, leur regroupement, correspond à un schéma, celui imposé par l'occupant. En effet, les colons ont imposé leur manière de vivre en société aux populations locales. Ils ont réussi à faire accepter que vivre sous l'emprise coloniale est le signe de l'évolution. Ceux qui adhèrent volontairement ou non à cette voie toute tracée sont assimilés à cette idéologie et sont appelés peuple par le colon au moment où il défend sa légitimité dans les instances internationales. Soulignons au passage qu' "*une idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres)* de

représentations (images, mythes, idées ou concepts selon le cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée..."⁶ (Althusser 48) Néanmoins, beaucoup se départissent de cette manipulation ; mais compte tenu du contexte sociopolitique qui prévaut, une telle décision expose à des répressions. Naturellement, les adhérents à la doctrine de l'occupant sont façonnés selon son train de pensée, ils adoptent les mêmes attitudes que lui.

Disons-le encore, le colonialisme a pour objet l'assujettissement des hommes et l'exploitation des matières premières au profit de la métropole. La constitution de l'administration coloniale s'est faite en stricte obéissance à cette fin. Les administrateurs travaillent pour faire avancer l'œuvre coloniale, d'autant plus qu'ils sont pilotés par les administrateurs coloniaux. Toute accession à un poste de responsabilité est soumise à leur appréciation. D'où l'extrême soumission dont font montre les élus. Ils vivent dans l'obnubilation de trahir la confiance placée en eux. Ici, point n'est besoin de rappeler chaque fois au peuple ainsi regroupé ce devoir consigné au tréfonds de son être. Il s'agit davantage de créer et d'entretenir une atmosphère favorable à l'asservissement et à l'exploitation.

Pierre Le Gall, le lieutenant Lambert et leurs frères semblent avoir réussi à imprimer la peur dans la conscience des locaux. En effet,

*l'idéologie du colonisateur postule l'inégalité ontologique entre les hommes. Elle impose un monde où le couple de l'esclave et du maître est promis à l'éternité. Le Noir a vocation d'esclave, le maître celle de dire le monde, d'organiser la société, d'exploiter la terre*⁷ (Ziegler 86)

Christine Manguèle, considérée ici comme « le sujet culturel »⁸ (Cros), est moulée par l'idéologie coloniale. La hantise des atrocités commises sur les populations l'a poussée à se rendre chez Pierre Le Gall pour dénoncer le groupe auquel appartient son mari. Elle sait très bien que la sentence réservée aux maquisards est la mort, mais se lance dans cette aventure qui pourrait coûter la vie à son époux. Elle n'est pas sans savoir que si sa délation s'avère non fondée, elle court le risque d'en payer pour sa propre vie. Inquiète de ce que si le colon découvre lui-même l'appartenance d'Amos Manguèle au mouvement, il donnera la mort à tous les membres de la famille, elle décide de lui emboîter le pas. Dans cet élan donc,

Chrystine Manguèle affermit sa décision. Elle observait discrètement son mari qui rangeait des documents dans une sacoche. Des tracts, constata-t-elle. Encore ces maudits papiers faisant l'apologie de communistes mécréants, critiquant sur un ton vil, irrespectueux les Blancs qui avaient apporté le progrès dans ce pays. Chacun doit servir Dieu à la place qui est la sienne, la Bible le disait clairement. Qui étaient-ils pour remettre en question la parole du Très Haut ?⁹ (Boum 207)

Elle s'était fait l'idée selon laquelle

Amos avait perdu la tête. Sa position de leader du parti n'étant un secret pour personne. Ses enfants, les membres de sa famille, subissaient toutes sortes de pressions. Il n'en avait cure. Elle avait essayé de les tenir à l'écart, les mettre à l'abri de la folie de leur père, sans succès¹⁰. (Idem)

Elle décida en fin de compte de porter l'affaire chez Pierre Le Gall. Christine Manguèle, au même titre que ceux qui

approuvent le système imposé par l'occupant, est un construit sociolectal de l'idéologie coloniale. Insidieusement, Pierre Le Gall et ses acolytes ont réussi à inculquer la peur du Blanc en le Noir et instaurer, sans le nommer, le règne de l'esclavage. Ils sont parvenus à constituer un peuple d'esclaves.

À l'opposé, Mpodol et ses partisans prônent le panafricanisme, la libération totale des nations africaines par l'indépendance. Ils veulent mettre un terme au système colonial qui a longtemps pris les populations et les terres en otage. Um Nyobè, au cours d'une réunion, le dit clairement à son auditoire quand il évoque les Nations Unies comme l'instance à laquelle ils iraient demander leur autonomie. Pour lui, les Camerounais sont capables de s'administrer eux-mêmes et d'assurer une exploitation efficiente de leurs richesses. (Boum 117)¹¹

La présentation de son idéologie et même de son programme politique fédère beaucoup d'espairs au milieu des populations. Ceci a comme conséquence, l'adhésion massive des groupes populaires qui acceptent promptement ces différentes aspirations. À partir de ce moment, Mpodol s'était hissé à la tête d'un mouvement populaire dénommé Union des Populations du Cameroun. Pour éviter toute équivoque, il martèle que l'indépendance doit être totale et immédiate, puis précise à l'assistance que sa lutte consiste à ne pas admettre que le Cameroun entre dans la liste des colonies françaises d'Afrique. Avec tact, il réussit à parler aux populations, évitant de heurter leurs sensibilités. Mpodol n'impose pas une ligne de conduite à son auditoire, il explique patiemment les textes qui régissent le fonctionnement du monde. Avec ferveur, il met à nu le comportement fourbe des Blancs, qui imposent un système qui maintient les populations sous le joug colonial.¹² (Ibid 118)

Deux idéologies sont donc en vigueur en terre bassa : celle des colons et celle des natifs. Il ressort de cette réalité qu'il y a la présence de deux peuples, qui défendent chacun sa

perception du monde. Ils ont des intérêts divergents. Bien qu'étant des Camerounais, les alliés des administrateurs coloniaux défendent infailliblement les objectifs assignés au colonialisme, au grand mépris du combat pour l'indépendance que mènent les upécistes. Il y a également une opposition dans l'exercice du pouvoir et dans la mise sur pied des idéologies en présence.

L'action que mènent les colons vise au maintien d'un système implanté de longue date. Ils veulent ramener le peuple au passé, tourner ses regards vers les objectifs que s'étaient fixés les pionniers du colonialisme, à savoir la domination sur son prochain et son exploitation, tandis que les membres de l'Union des Populations du Cameroun militent pour la libération totale des populations. Nous avons donc deux visions qui s'opposent l'une à l'autre. Pendant que le pouvoir colonial entend se maintenir au moyen des principes de gestion du pouvoir inspirés du passé, les partisans de Mpodol proposent un changement radical, une remise en question de ce système qui les broie.

Le projet des militants de l'UPC est inscrit dans le futur, il est en devenir, puissancier alors que celui de l'administration pilotée par l'occupant fonctionne en rétropédalage. Ces positions antithétiques valident et anoblissent l'idée selon laquelle "les idéologies sont principalement reliées aux groupes dominants ; elles confortent l'ego collectif de ces groupes dominants. Ensuite, les idéologies sont plutôt dirigées vers le passé, là où les utopies sont orientées vers le futur"¹³. (Écritures XII 30) La libération du peuple reste encore une construction, un projet porté par les membres de l'UPC. Elle ne peut pas faire l'objet d'un acquis. Bien conscient de cela, Mpodol, s'adressant aux siens, convoque le conditionnel en ces termes :

Si nous réussissons à obtenir une indépendance réelle, l'occupant n'aura pas d'autre choix que de céder la même chose à ses autres colonies. Si nous échouons, si nous

*négocions notre liberté au rabais, en leur laissant les cartes en main, ce sera parti pour des décennies encore d'exploitation. Alors, nous n'aurons plus d'excuse, nous aurons perdu toute légitimité auprès des nôtres et de la communauté internationale*¹⁴. (Boum 62)

En d'autres mots, leur accréditation est conditionnée, sous-tendue par la décision que devra prendre les Nations Unies. Une façon de dire que leur mouvement a besoin d'une approbation extérieure.

Deux façons de concevoir l'existence et de percevoir la notion de peuple animent les protagonistes principaux du texte de Grainville que sont : Tokor et Lalaka. L'un fonde ses idées, ses espoirs, ses convictions et habitudes sur la mythologie, l'irréel, autrement dit, sur le non-être. L'autre se veut pragmatique, réaliste et promoteur de la révolution yalienne. Au cours d'un tête-à-tête, ils énoncent chacun sa manière de percevoir le monde comme suit :

*- Que m'importe la politique, l'économie !
Une seule chose est vraie maintenant, une
seule vision me passionne : les Diorles ! Cette
fois-ci, pour de bon ! mon vieux Lalaka ! ...
Je les tiens ! Allez ! C'est dit ! Moi je suis du
côté de la féerie pas de l'histoire ! – La féerie
quand les gens crèvent de faim, murmura
Lalaka avec beaucoup d'amabilité. – Ah ! tu
me railles ! Tu désapprouves mes rêves les
plus purs. Tu fais passer n'importe lequel
d'entre eux ! Tu ne respectes pas les passions
particulières...¹⁵ (Grainville 126)*

Le divorce était consommé dès ce jour, lequel avait engendré la division du peuple de Yali. Les uns suivaient le socialiste Lalaka, d'autres préférant continuer dans la logique du Yulmatien Tokor.

*A dater de ce jour, le colonel Lalaka pour les esprits mécontents, les enragés, les faméliques, les opprimés, tous ceux enfin qui appellent un renversement du régime et l'expulsion des étrangers, incarnent la nouvelle issue politique. Tokor le sait. Lalaka ne le lui cache pas*¹⁶. (Ibid 64)

L'idéologie de Lalaka regroupe les mécontents du régime de Tokor, régime auquel il appartient pourtant. Flattés à l'idée de voir leur adversaire commun connaître bientôt sa chute, ils travaillent avec acharnement à la concrétisation de ce projet. Par définition, le socialisme est la doctrine qui préconise une socialisation de la vie politique et économique, condamne les inégalités sociales et la propriété privée des moyens de production. Certains de ses courants s'appuient sur l'Etat, d'autres souhaitent son abolition ou sa dissolution.

Lalaka et les membres de son mouvement pour la révolution veulent renverser l'ordre établi. Impatient d'attendre la fin de règne de Tokor, ce leader politique prend l'initiative de mener des actions pour le développement du pays sans l'aval de son chef hiérarchique. Les adhérents à sa vision appliquent intégralement ses recommandations. Certes,

*un gros effort devait être déployé au niveau des écoles, des universités, des usines, des nouvelles plantations collectivisées. Il était urgent de former, d'instruire, d'éveiller les prises de conscience, de créer surtout ce sens d'appartenance et de la responsabilité nationale qui avait été dévoyé d'abord par la colonisation, ensuite par la plus folle, la plus ruineuse des dictatures baroques. Il fallait retrouver sous tous ces éléments importés l'authenticité nationale*¹⁷. (Ibid 347-348)

Lalaka se veut bâtisseur d'un peuple qui a à cœur l'intérêt général de la nation. Il invite les masses populaires à l'action pour la transformation radicale de l'image de Yali. Pour y arriver, il met ses gens à l'œuvre, dans un premier temps, pour transformer le milieu vital des populations de sa ville natale et, dans un second, s'attaquer aux bidonvilles qui ternissent l'image de Mourmako, la capitale. Lalaka a également engagé ses soldats pour conduire les travaux agricoles et industriels et, par cette entremise, mettre en valeur la main d'œuvre constituée d'habitants de la région. En somme, l'idéologie socialiste lalakienne a enrôlé un peuple qui était assoiffé de changement, las de vivre dans la misère et la monotonie.

Quant à Tokor, il rassemble autour de lui un parterre de rêveurs. Pour ceux-ci, l'existence se résume en un ensemble de rêves et improvisations. Tokor se présente comme leur mythe, celui à qui on voue une adoration et une admiration béates et incontrôlées. Chacune de ses moindres actions reçoit des ovations explosives. Ils l'ont hissé au rang de demiurge, cela étant en partie dû au fait que "Tokor (...) à ses heures recourait à la sorcellerie des Toura ou de Soloa ou de ses propres magiciens"¹⁸. (Ibid 61) Il domine grâce au magnétisme ensorcelant, tenant captifs les esprits faibles, incapables de se défaire de son pouvoir. Il renforce sa vision mythologique par le mysticisme, sa seule religion. C'est la raison pour laquelle le peuple qu'il domine pose des actes incompréhensibles, inexplicables par le prisme de la raison. Un exemple patent est lorsqu'il ovationnait Tokor pendant la parade.

Des essaims de gosses, toute une cohue bigarrée de formes de types en chemise ou torse nu, de guenilleux, de chômeurs, de mendiants, s'étaient groupés, agglutinés contre les palissades jalonnées de policiers. Les gesticulations royales étaient accueillies par un redoublement d'acclamations dans la

*foule des miséreux. Ils trépignaient sur place, se bousculaient, se grimpaient dessus et hurlaient (...). Parfois, le nom du roi était clamé, scandé par un millier de bouches.*¹⁹
(Ibid 76-77)

Rien, en effet, ne justifie le comportement de la gueusaille qui est aux abords de la tribune présidentielle. Au lieu d'acclamer les défilants, elle ovationne Tokor qui est aussi un spectateur parmi tant d'autres. De plus, l'état pitoyable de celle-ci a pour principal responsable ce président. Il est donc surprenant qu'elle se mette à applaudir avec tant d'excitations leur bourreau. L'on peut ainsi comprendre qu'une idéologie façonne un groupe de personnes, lui confère un comportement étroitement lié à son filon, à sa teneur. Il existe donc autant de peuples que d'idéologies.

2. Les masses populaires ou la girouette du politique

Après l'identification des pôles idéologiques où sont regroupées des masses populaires, nous nous proposons de montrer que ces constituantes sont manipulées par le politique qui en fait des instruments au service du populisme.

La situation des populations d'Eséka et même celle du Cameroun tout entier à l'ère coloniale n'était point enviable. Avant l'indépendance, des tractations avaient eu lieu sur tous les plans de la vie sociale, sur la manière de transférer le pouvoir politique aux locaux. Voulant perpétuer leur règne, les colons avaient opté pour la mise en place d'une administration qui satisferait leurs attentes. Il était question de s'accorder sur les modalités de la libération du pays. Les administrateurs blancs avaient donc anticipé en cooptant dans les postes clés les gens capables de défendre la politique coloniale dans tous les secteurs.

Les colons s'apprêtent à faire accepter au peuple un candidat qu'ils ont choisi. Ils mettent le cap sur quelqu'un qui est digne de confiance, qu'ils pensent pouvoir soutenir le système colonial. Ils sont sûrs que ses concitoyens noirs compteront sur lui, mettront leurs espoirs sur sa personne, alors qu'il sera en train de conduire l'œuvre profitable à l'occupant tout seul. Bien avant que l'équation de l'indépendance ne fût posée, les Blancs installés au Cameroun avaient déjà l'habitude de coopter les locaux acquis à leur cause à des postes de responsabilités. La cause étant que,

depuis qu'ils avaient remporté la présidence de l'Assemblée territoriale, les Noirs exigeaient maintenant d'avoir accès à toutes les fonctions jusqu'ici réservés aux Blancs. Un à un, les colons perdaient les élections territoriales au profit des cadres locaux dits modérés, mais néanmoins, il le constatait, résolument anti-Blancs. La nouvelle stratégie adoptée par Le Gall et ses pairs consistait à faire émerger des locaux (...) corrompus et susceptibles d'être manipulés pour défendre leurs intérêts²⁰. (Ibid 218)

Ces manœuvres faites à l'insu du peuple ne tiennent pas compte de ses intérêts. Le politique aux commandes se joue de lui en prétendant chercher son épanouissement. Il est pris dans un halo inextricable dont seuls les dirigeants ont la maîtrise des tenants et des aboutissants. Il est de ce fait le dindon de la farce des gens fins et adroits qui s'accommodent à son humeur dans l'ultime but de tirer les ficelles à leur propre compte.

Le choix porté sur la personne de Muulé n'est pas fortuit, gratuit ou anodin. Il s'agit en réalité de faire taire Um, qui pourra satisfaire les attentes des citoyens s'il accède au pouvoir. Ne connaissant pas le rôle joué par Muulé dans le parti dirigé par Mpodol, les colons ont cru tenir un candidat idoine de la

situation. Toutefois, le charisme de Muulé, sa force de caractère amènent Lambert à se raviser. Il confie à Gérard Le Gall qu’“ il a une trop haute opinion de lui-même. Je ne suis pas certain que nous gagnerions à confier ce pays à un Nègre qui croit pouvoir me parler d’égal à égal. Il ne nous manquerait plus qu’un nouvel Um prétentieux dans la nature, si vous voyez ce que je veux dire...”²¹. (Ibid 22) Il confirme par ces mots la thèse selon laquelle lui et ses frères de race sont à la quête d’un pantin qui saura traduire en actions toutes les injonctions, quelque’un qui sera à leur solde, mais qui fera croire au peuple qu’il travaille pour lui. Le peuple sera donc, selon les termes de Mambi Magnack Jules, “victime des exactions et manipulations politiciennes produisant des situations désespérées”²². (Magnack 29).

Quant à l’indépendance, les colons ont conçu un plan qu’ils mettront en place le moment venu. Leur équation est toute tracée : biaiser les termes de celle-ci pour donner une coquille vide au peuple camerounais. Il s’agira d’une forme de théâtralisation de la libération des populations. Les décideurs blancs, de commun accord avec les agents satellitaires locaux de la politique coloniale, mettront la nation devant les faits accomplis. On lui fera entendre autre chose que les véritables conclusions tirées des assises. Pierre Le Gall, alias Porc ne nous démentirait pas, lui qui affirme avec forfanterie : “Ils veulent l’indépendance, eh bien ils l’auront, mais à nos conditions. Nous mettrons en place les termes de notre collaboration avec le nouveau gouvernement. Variation sur le même thème”²³. (Boum 44) À partir de cette déclaration, Le Gall trahit la volonté de l’administration coloniale de se maintenir en rusant sur les termes de l’indépendance. D’ailleurs, il lève l’équivoque quand il dit à Muulé qu’

*après avoir débarrassé le pays des rebelles
responsables des troubles actuels, la
puissance coloniale offrirait aux*

camerounais la liberté pour laquelle ils avaient tant lutté, et sacrifié leur vie pour certains d'entre eux, la leur offrirait, oui, en cadeau, pour preuve de la mansuétude et de la grande générosité de la France bien peu rancunière. Ils mettraient à la tête du pays un homme à leur solde et pourraient ainsi rester aux commandes. Demeurer les seuls maîtres à bord d'un Cameroun apaisé par une indépendance de façade²⁴. (Idem)

L'on remarque qu'il y a en latence une orchestration de la manipulation du peuple. Les résolutions énoncées par Pierre Le Gall n'ont rien de commun avec la liberté attendue par les populations du Cameroun. Elles ont plutôt l'allure d'un ensemble de mesures prises pour empêcher que ce vœu devienne réalité. Pour ce faire, les colons savent qu'il est impérieux de mettre à leur compte des hommes corrompus, susceptibles de continuer l'œuvre coloniale et, au besoin, l'achever.

Avec la promotion des locaux aux postes de responsabilités, les colons voudraient embrayer sur l'intégration du Cameroun dans l'Afrique française équatoriale, toujours à l'insu du peuple. Um, qui est au parfum de cette entreprise, met les siens en garde :

Aujourd'hui, la France manigance auprès des Nations Unies afin que le Cameroun soit intégré dans l'Afrique française équatoriale. Loin, très loin de la liberté promise, elle veut nous rétrograder au rang de simple colonie française, comme les autres en son pouvoir²⁵. (Ibid 116)

Elle a l'intention de soutenir la thèse que, ce sont les Camerounais eux-mêmes qui s'autogouvernent, la France joue seulement le rôle d'accompagnatrice. Il y a là manifestement une volonté de maintenir le peuple loin des cercles de prise de

décisions. Non seulement il est tenu ignorant des enjeux qui engagent son existence, mais encore ceux qui auraient pu défendre sa cause ou ses intérêts sont mis à l'écart.

L'occupant, avec la bénédiction des locaux acquis à sa cause, torpille la réalité, la transforme et lui donne le sens qui cadre avec ses objectifs. Il fait croire par exemple que les membres de l'Union des Populations du Cameroun sont des hors-la-loi dont la fréquentation n'est pas recommandable. Il crée au sein des masses une atmosphère de rejet de tout ce qui concerne ce parti. La diabolisation des idées de ses militants rime à la volonté de jeter le discrédit sur les actions qui seraient posées au profit des fils du terroir. Cette entreprise prospère à cause du fait que, selon Goyard Fabre,

le peuple désigne souvent aussi la masse des gouvernés que les gouvernants peuvent aisément manipuler ou tromper : à savoir ceux qui subissent la pression de l'autorité civile mais n'exercent aucune magistrature et ne participent pas vraiment – même lorsqu'on admet l'idée de représentation – au pouvoir²⁶. (Fabre tome2)

L'état d'esprit qui anime l'occupant est donc celui d'un manipulateur qui tient à éviter les ennuis. Pour arriver à ses fins, il passe par la manipulation du grand nombre, à tel point qu'on a pu constater que "du jour au lendemain, les idées de l'UPC furent reprises, encensées par toutes les instances du pouvoir colonial tandis que dans le même temps, les partisans subissaient une répression sans précédent"²⁷. (Boum 213-214) Il devient aisé de comprendre les propos de Jean-Baptiste N'TANDOU lorsqu'il déclare qu'"un peuple, fût-il primitif, ne peut jamais mal partir de lui-même, ni s'étrangler de son gre"²⁸. (N'Tandou

13) Pour dire que ce qui arrive au peuple n'émane pas de sa volonté, mais des décisions prises par les décideurs politiques.

La situation est identique au Bangara où les masses populaires sont soumises aux manœuvres post-indépendantes. L'ancienne puissance coloniale qui est aux commandes par le canal de ses suppôts n'a pas l'intention de les laisser se gouverner. Elle a mis sur pied un ensemble de dispositions qui lui permettent d'avoir toujours la mainmise sur les grandes décisions qui sont prises par les gouvernants locaux. L'une d'elles étant de s'assurer que la présidence de la république soit occupée en permanence par son candidat. Les élections présidentielles sont donc une simple formalité, un simulacre. Le peuple pris dans cet engrenage reste ignorant de ce qui se fait dans son pays. Les décideurs orientent sa pensée vers les sujets ciblés. Sa marge d'action est bien limitée. Il n'est pas informé des enjeux majeurs de la vie politique, économique et sociale de la nation. Il ne maîtrise rien des clauses de l'exploitation du pétrole de la partie nord du pays.

Pure création du politique en place, les masses citadines et paysannes de Bangara subissent le diktat des dirigeants. Elles sont à l'image des ambitions de ceux qui décident et donnent des orientations. Mbembe situe le problème sur une échelle plus large encore quand il affirme que, "selon la logique des pouvoirs africains, ce sont par conséquent l'ensemble des peuples africains qui seraient des enfants immatures. Ils conviendraient de les guider et de les encadrer paternellement, les conduisant peu à peu vers le bien que l'on a fixé pour eux longtemps à l'avance." ²⁹ (Mbembe 15-16)

Allant contre ces dispositions, le père d'Aïssata et l'élite du Nord avaient décidé d'exiger au gouvernement une contrepartie de l'exploitation du pétrole, pour faciliter la délocalisation des populations de la région. Cette requête avait été rejetée par la classe politique aux ordres de la France. Ils

avaient décidé d'en parler aux habitants de la région avec la résolution ferme de ne céder aucun centimètre de leur terre natale aux exploitants. Cette décision pilotée par le politique du Nord avait coûté la vie à des milliers d'êtres humains, parmi ceux-ci le père d'Aïssata lui-même. Il appert que les victimes de la famine imposée aux populations sont la conséquence de la décision prise par l'élite du Nord. Elle avait fait bloc derrière Abokambo Gilchrist qui, à son tour, s'était inspiré du socialisme pour s'opposer à la politique de Mustapha. Parlant de son père à Koler, Aïssata

Avait cité son nom avant son prénom, comme à l'école lorsque les élèves répondent à l'appel. Koler venait de comprendre ; il revit le visage de celui qui, des années durant, s'était opposé au pouvoir absolu de Célestin, alias Mustapha. Le père d'Aïssata avait connu son heure de gloire à Paris. Une fraction libérale de la droite lui trouvait des manières agréables, une certaine aura, une sobriété de bon aloi malgré son ancrage dans les eaux du socialisme. Abokambo constituait une solution de rechange pour le cas où... Plusieurs journaux avaient publié sa photo.³⁰
(Fottorino 151)

Abokambo s'était occupé des affaires publiques en passant par la politique, mais il n'avait pas les moyens nécessaires pour porter haut les aspirations du peuple. Les manipulations dont font l'objet les masses populaires ont pour point d'encrage l'ancienne métropole.

En clair, Célestin, alias Mustapha et Gilchrist Abokambo s'appuient sur l'ancienne puissance coloniale pour conduire les gens de leurs régions. Ceci justifie la présence au Bangara d'une forme de tribalisation, voire d'ethnisation des partis politique en lice. Par ailleurs, cette mouvance est en réalité l'œuvre de la

puissance coloniale, qui pilote les populations du Bangara, réunies autour des idéologies qu'elle promeut. Elle a donc beau jeu, car l'un et l'autre sont à sa merci. La preuve en est que, lorsqu'elle veut inquiéter Mustapha, fragiliser son pouvoir, cette puissance étrangère fait la campagne médiatique d'Abokambo. Par ce moyen de pression, elle parvient à tout obtenir de Célestin Mustapha, qui a intérêt à sauvegarder son honneur et garder toujours dans l'ombre les manœuvres qui l'ont porté au pouvoir. Tout bien considéré,

*Abokambo constituait une solution de rechange pour le cas où...Plusieurs journaux de l'ancienne métropole avaient publié sa photo, toujours la même, sur laquelle il apparaissait vêtu d'un ample boubou blanc et coiffé du chapeau traditionnel des ethnies du Nord*³¹. (Ibid 151-152)

Le point de suspension à valeur elliptique présent dans ce fragment de texte indique que si Mustapha cesse d'être fidèle à ses maîtres, il sera remplacé illico presto par Abokambo. Ceci met en relief le niveau de dépendance des leaders politiques qui sont manipulés ainsi que ceux qui suivent leurs visions respectives.

*En fait, le monde esclave du Sud sert les intérêts des Pays riches ; d'où la dépendance de l'Afrique par rapport à l'étranger. Si les Etats africains sont généralement autonomes dans la gestion quotidienne, en ce qui concerne le long terme ils sont littéralement amputés de toute liberté de manœuvre, en raison des pressions de leurs protecteurs.*³²
(Liniger-Goumaz 40)

Le peuple africain regroupé dans les idéologies importées vit dans la manipulation des puissances extérieures. Les représentants en Afrique desdites idéologies sont

simplement pilotés de l'extérieur, pour le cas de Cœur d'Afrique. En ce qui concerne Les Maquisards, l'occupant est encore en colonie où il dirige les opérations de manipulation du peuple. L'Anté-peuple et Les Flamboyants présentent des masses populaires soumises au diktat des dirigeants des partis politiques.

Conclusion

Il était question de montrer que le peuple est une fiction. Dans la phase de construction, nous avons relevé que le peuple est un construit idéologique. La déconstruction quant à elle a porté sur les masses populaires comme la girouette du politique. Il ressort de ce travail que le peuple est une constituante décelable seulement au travers des idéologies. Il existe donc autant de peuples qu'il y a de chapelles politiques. Il se pose alors un problème, celui de la localisation de la notion de peuple. On ne sait réellement pas où se situe le peuple, quand par exemple Tokor et Lalaka disent chacun avoir le soutien du peuple, être mandaté de lui. On ne sait finalement pas du camp de qui se trouve celui-ci. Et même, une incursion faite sur la réalité nous amène à remarquer que les partis politiques tels que le RDPC (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais), l'UPC (Union des Populations du Cameroun), le SDF (Social Democratic Front), etc. se réclament tous du peuple, parlent tous en son nom. Ils affirment chacun et à grandes pompes avoir le mandat du peuple camerounais ; ce qui laisse croire qu'il existerait une pléthore de peuples camerounais. Autre illustration, lorsqu'un groupe de Centrafricains fait la marche dans les rues de la capitale Bangui, les médias annoncent que le peuple centrafricain est sorti pour demander le départ du président du pouvoir, quand bien même ceux qui sont en train de manifester représentent un pourcentage très faible, tendant vers nul, par rapport à l'ensemble des populations du pays. Par ailleurs, cette même foule peut devenir

hostile à ses commanditaires du jour au lendemain, parce que, comme nous l'avons dit en amont, les hommes sont ondoyants et divers, ils sont versatiles. De plus, avec le monde qui, aujourd'hui, est devenu ouvert avec des aspirations différentes, il est difficile de garantir un rassemblement dynamique et statique de personnes. C'est fort de tout ceci que nous arrivons à la conclusion que le peuple n'existe pas, qu'il n'est qu'une vue de l'esprit, une fiction.

Notes

1. Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques, PUF, Tome2.
2. Idem.
3. Israël est le nom que Jacob avait reçu quand il lutta avec un homme qui ne lui avait pas révélé son identité, mais qui le bénit en ces termes : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais tu seras appelé Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur. » Louis Segond, La Sainte Bible, Genèse 32 :26.
4. Jules Michelet, Le Peuple, Paris, Flammarion, 1974, p.33.
5. Edmond Cros, La Sociocritique, Paris, L'Harmattan, 2003.
6. Althusser, Pour Marx cité par Edmond Cros, La sociocritique, Paris, L'Harmattan, 2003, p.48.
7. Jean Ziegler, Main basse sur l'Afrique, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p.86 ;
8. Edmond Cros, Le Sujet culturel. Sociocritique et psychanalyse, Paris L'Harmattan, 2005. « Le sujet culturel » ou « peuple-personnage » renvoie à un héros qui est le produit du groupe dont il est le représentant.
9. Hemley Boum, Les Maquisards, Paris, La Cheminante, 2015, p.207.
10. Ibid, p.207.
11. Ibid, p.117.
12. Ibid, p.118.
13. Écriture XIII, Teste et idéologie en contexte postcolonial, Yaoundé, Éditions CLÉ, 2017, p.38.

14. Les Maquisards, p.62.
15. Patrick Grainville, Les Flamboyants, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.126.
16. Ibid, p.64.
17. Ibid, pp.347-348.
18. Ibid. p. 61
19. Ibid. pp. 76-77
20. Ibid, p.218.
21. Ibid, p.22.
22. Mambi Magnanck Jules M., Le Peuple dans la littérature contemporaine, Paris, L'Harmattan, 2015, p.29.
23. Les Maquisards, p.44.
24. Idem
25. Ibid, p.116.
26. S. Goyard-Fabre, Encyclopédie philosophique universelle, les notions philosophiques, PUF, Tome2.
27. Les Maquisards, pp.213-214.
28. Jean-Baptiste N'TANDOU, L'Afrique mystifiée, Paris, Éditions L'Harmattan, 1986, p.13.
29. J.A. Mbembe, Les Jeunes et l'ordre politique en Afrique noire, Paris, L'Harmattan, 1985, pp.15-16.
30. Éric Fottorino, Cœur d'Afrique, Éditions Stock, 1997, p. 151.
31. Ibid, pp.151-152.
32. Max Liniger-Goumaz, La Démocrature. Dictature camouflée, démocratie truquée, Paris, L'Harmattan, 1992, p.40.

Références bibliographiques

Althusser, L. Pour Marx (2005) cité par Edmond Cros. La sociocritique, Paris : La Découverte, 320 p.

Boum, H. (2015). Les Maquisards, Paris : La Cheminante, 384 p.

Cros, E. (2003). La Sociocritique, Paris : L'Harmattan, 206 p.

Cros, E. (2005). Le Sujet culturel. Sociocritique et psychanalyse, Paris : L'Harmattan, 270 p.

Écriture XIII (2017). Texte et idéologie en contexte postcolonial, Yaoundé : Éditions CLÉ, 387 p.

Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques, PUF, Tome2.

Fottorino, É. (1997). Cœur d’Afrique, Éditions Stock, 191 p.

Goyard-Fabre S. Encyclopédie philosophique universelle, les notions philosophiques, PUF, Tome 2.

Grainville, P. (2010). Les Flamboyants, Paris : Éditions du Seuil, 352 p.

Liniger-goumaz, Max (1992). La Démocrature. Dictature camouflée, démocratie truquée, Paris : L’Harmattan, 364 p.

Louis S. (2013). La Sainte Bible, Alliance Biblique Universelle, 1768 p.

Mambi Magnanck J. M. (2015). Le Peuple dans la littérature contemporaine, Paris : L’Harmattan. 223 p.

Mbembe, J.A. (1985). Les Jeunes et l’ordre politique en Afrique noire, Paris : L’Harmattan, 247 p.

Michelet, J. (1974). Le Peuple, Paris : Flammarion, 247 p.

N’Tandou, J.-B. (1985). L’Afrique mystifiée, Paris : Éditions L’Harmattan, 173 p.

Ziegler, J. (1978). Main basse sur l’Afrique, Paris : Éditions du Seuil, 287 p.